

H.O.M.O.S

Je n'ai que peu de souvenirs. Tout s'est effacé. Comme si quelqu'un, quelque part, avait gommé les traces pourtant indélébiles que je porte en moi.

LA LUNA NEGRA

Mon nom de scène ?

C'est *Titine*. J'avais un tour de chant à La Luna Negra.

Ils chantaient tous :

« Viens Titine, viens Titine, viens Titine, viens ! »

J'étais connue. Reconnue aussi.

J'ai toujours chanté.

J'avais une voix particulière. Lyrique, léger à vocalise, ils disaient.

Mon vibrato les faisait tomber. Comme des mouches.

J'étais à l'aise à chanter.

Je chantais toujours.

J'étais dans le spectacle.

Je chantais.

C'était à la Luna Negra à Bayonne.

--

Mon homme de lettre ; *Momo* ; il me suivait. C'est moi qui choisissais et lui il me suivait.

C'est mon Gadjjo, *Momo*. Il est facteur.

Il m'appelle *Ma chérie*.

Moi je l'appelle *Momo*.

On s'est connu à un bal. Il connaissait ma sœur mais c'est moi qui l'ai eu.

On a dansé quelques fois et c'est allé vite, c'est devenu mon Racllo.

Un racllo, c'est un que tu ramènes qu'est pas manouche tu vois.

Je suis manouche moi.

Et fière de l'être.

En manouche, on chante pas on parle !

Moi je chantais.

Les Gavalli, les gadji, tous m'écoutaient.

C'était pas des voyageurs eux, mais quand je chantais, ils voyageaient.

Déjà petite, je tenais un stand de pêche à la ligne avec ma sœur.

Les papis et les mamies, ils venaient là avec leurs gosses, ils venaient m'écouter.

Ils me payaient en bonbons.

Moi je chantais, je piquais le micro d'un exposant et je chantais. On me laissait faire.

On voyageait, on faisait les fêtes foraines.

On avait pas de manèges.

On avait un virolet et un stand de tir.

On avait pas les grands moyens nous.

Mais avec ma sœur ainée on faisait la pêche à la ligne.

Ça nous faisait un peu d'argent et mes parents nous donnaient une petite pièce.
Y'avait la caravane.
A l'avant y'avait la salle à manger et à l'arrière la cuisine.
Y'avait une caravane qui tirait la roulotte.
Dedans y'avait tout ce qu'on vendait.
On partait toutes les semaines. On changeait de village, on était apprécié.
Les municipalités nous envoyaient un courrier, on y revenait !

On était connus. Reconnus aussi.
Et puis moi on me demandait de chanter.
On m'aimait bien.

Je me souviens de la beauté du lieu.
On avait peur quand on s'installait près d'une rivière. On savait pas nager nous autres.
C'était dur !
On nous traitait de manouches ou de bohémiens. Un tas de trucs comme ça.
Ils aimaient pas ces gens-là.
Ma race, ça leur plaisait pas.

Je me souviens de l'ambiance.
De l'école en itinérance.
L'hiver, on se faisait des amis, on les invitait dans nos caravanes.
Je faisais des cocottes, ça les faisait rigoler.
Ils me disaient « Fais nous la Cocotte en vitesse »
Je faisais « Bèèèèèèèèèèèèèèèè » comme la vache
Mais pour rigoler. T'as compris ?

Mon père avait un tir à la carabine et ma mère vendait les bonbons – dans le violet.
Elle s'appelait Renée.
Mon père, Lucien !
On était 5 enfants.
On parlait en voyageur.
Les autres, les gavalos. Les gavalis, ils nous comprenaient pas.
Ma sœur aînée s'appelait Jeanine.
Mes frères Deck, le plus vieux, et Alain.
On vivait dans un camion.
Au fond, il y avait les lits, en haut pour les trois filles et par terre pour les garçons.
Je dormais avec mes sœurs.
Je dormais au milieu. J'étais dégoûlée, maline la Titine qu'ils disaient !
Une d'un côté, l'autre de l'autre. Moi au milieu, bien au chaud.
Ceux qui avaient un jardin, ils nous portaient des fleurs et des fruits, des vêtements aussi.

C'était beau.

Ça me manque pas. J'ai des bons souvenirs et Momo m'emmène quelques fois.

Quand on y va, je me présente.

On y va en voyageurs comme on dit.

On arrive et on parle : *Nikvaver les Gadji ! J'vais Bouyave ! Je vais te Krayave ! J'vais moucrave !*

Ils savent eux, ils comprennent.

Tout s'est arrêté quand mon père a été malade, il pouvait plus conduire.

Ma mère a commencé à faire de la chine.

On vivait avec elle mais elle a eu la tuberculose, mon père aussi.

Moi aussi.

On s'est pas si c'est ça qui l'a tué.

Un peu avant déjà, j'avais été placée, chez les bonnes sœurs à Dijon.

J'étais battue. Je suis allé là-bas parce que le maire a vu ce qu'il se passait.

Mon papa était décédé.

J'en ai vu pas mal, m'enfin Dieu lui pardonne, je l'aime.

Je suis revenu à la maison.

J'ai eu la tuberculose.

Je suis partie au sanatorium.

Sana, couverture. Sanatorium. C'est la maison des couvertures, tu comprends ?

J'ai été placée encore.

Quatre ans chez les bonnes sœurs.

Je me souviens que c'est là qui m'ont fait chanter.

Vraiment chanter.

Je veux dire que j'ai appris le chant, pas du Aznavour quoi.

Du classique : Mozart, Schubert. L'Ave Maria.

On allait au catéchisme.

Je suis baptisée, pas la communion, mais je suis baptisée.

Petite, on allait à l'église en semaine parce que le dimanche on était pris !

Les jours de fête, on travaillait.

C'est drôle d'avoir fini chez les bonnes sœurs. *Les Petites sœurs des Pauvres*, à Pau.

Tu connais ?

Sacré voyage même pour une manouche !

C'est chez elles que j'ai fait mes premiers concerts. Les messes bien sûres, les premiers mariages.

A l'office, on m'aimait bien. On m'applaudissait même, le curé voyait rouge.

C'est comme ça que j'ai commencé.

On m'invitait pour les mariages, les vrais, je chantais de la variété du Mouskoury, du Bécaud, du Aznavour.

Nana, elle avait ma voix.

Elle était jalouse.

Bien sûr que je la connais, elle a fait la première partie de mon programme pendant des années.

C'était l'époque de l'Olympia !

Cocatrix, c'était mon fidèle. Il s'entendait bien avec *Momo*, ils jouaient le dimanche, pendant qu'on dansait avec *Paulette*.

Mais La Luna Negra, c'est la salle que j'ai le plus aimée.

C'était pas grand mais c'était chez moi.

Les gens étaient tous assis à une table, salle était petite mais elle était quand même assez grande et puis de l'autre côté, y'avait plein de monde. Ils étaient là pour moi.

Ils disaient « Viens Titine, viens Titine, viens ! ».

Je chantais, j'adorais ça.

A la mairie d'Anglet, j'étais conseillère municipale. Quand j'allais à des réunions, on me disait :

« Chantez pour Comment il s'appelle déjà ?

...Villenave »

Robert, il me faisait un petit clin d'œil, j'avais compris et moi je chantais :

*Je voudrais bien ouin ouin ouin
Mais je ne peux point ouin ouin ouin
C'est pas commode d'être à la mode
Quand on est bonne du
Curé
C'est pas facile d'avoir du style
Quand on est une fille
Comme moi.ns
Et quand le diable
Qui me rabache
La La Lala la lala
Dieu me pardonne
Je suis la sœur du curé !*

Vous savez comment on m'appelait chez les bonnes sœurs ?

Sœur Marie de la Contraception.

Moi c'est Françoise.

Augustine Françoise.

Mais on m'appelle Françoise.

Augustine c'est le deuxième.

TITINE PETTINELLI

Mon père s'appelait Pettinelli.

C'était un macaroni.

Moi je suis manouche et fière de l'être.

Nikav la Titine.

Regarde !

L'EQUATION DE L'AMOUR

Vous savez mon père...

Non !

Mon grand-père ... !

Il ne voulait pas que ma grand-mère aille dans les champs.

Elle, oui, elle pour moi c'est une mamie : terrible !

...

Terrible, parce qu'elle vivait pour les autres.

Et ça... ça, je l'ai rarement vu.

Mon mari, évidemment, c'était un enfant courageux. Il n'avait que sa maman.

Il m'a dit :

« Je sais ce que ma mère a vécu, ce qu'elle a fait. Je veux faire pareil pour les miens. »

Il a été élevé par la grand-mère. Il est courageux.

J'ai besoin de ma famille. C'est ma vie.

Vous voyez cette photo ?

Ça c'est ma fille. Brigitte, sa fille.

Clément son fils et ça c'est le papa.

Ça, c'est mon mari, ça c'est moi et ça c'est la maman du gendre, la grand-mère. L'autre grand-mère.

Je sais plus où a été prise cette photo, Brigitte, elle, elle vous l'aurait dit.

Moi j'oublie tout !

En même temps, j'ai quand même 63 ans.

Je vais les faire...

Oh vous voyez, je me trompe.

J'ai...

...

72 ans ?

Vous voyez, pourtant je fais attention, j'essaye.

Malheureusement, j'essaye de me souvenir mais c'est pas toujours pratique. Ni facile.

Mamita !

Rohlaalalla

C'était une femme...

C'est vrai, j'en connais d'autre qui sont très gentille mais une maman, ça ne se remplace pas.

Mais tous eh, même les enfants, même dès tout petits, ils ont dit Mamita avant de dire Maman.

Moi, mes petits-enfants c'est ma vie.

Moi ?

On m'appelle Mamita. Ils m'appellent tous Mamita.

J'ai un souvenir très doux de ma grand-mère.

C'était une sainte femme !

J'avais quelques frères et sœurs mais on se tient, tous ensemble.

J'ai eu de la chance d'avoir mon mari.

Lui, ils l'appellent tous Papi.

Pépé c'était le grand-père.

On a gardé un petit arbre pour pouvoir se dire « C'est Pépé qui l'a planté ! »

Je ne sais plus si on l'appelait Pépé.

Je me souviens qu'on ne disait pas Gd-Père, ça fait trop chic !

Ma Gd-Mère disait :

« On ne fait pas partie des Grands ! »

Et je lui disais :

« Pourtant t'es pas petite ! »

On est toujours bien tombés. Les beaux-fils et les belles-filles sont incroyables.

J'aurai voulu écrire un livre sur notre famille !

Sur mon mari.

Vous savez, ils n'auraient peut-être pas tous accepté.

On a manqué pas mal de choses intéressantes, à cause de mes parents, on s'est occupé d'eux jusqu'à leur mort. Je le remercie.

Ils disaient à Bernard :

« Pardon, on s'en rend compte ! »

Mais Bernard il disait :

« Mais non, mais non, tout va bien, je reste, je reste. »

Moi j'aimerais qu'il reste là le peu de temps qu'il est avec moi.

Qu'ils restent tous les trois, avec Brigitte. On pourrait souper tous les quatre ?

Elle vous raconterait, en tout cas elle vous en parlera mieux que moi... Vous lui demanderez !

Du cousin du mari de ma fille qui a préparé un mariage pendant un an !

Quelle folie !

Ils ont fait deux jours de fête.

Ma cousine d'ailleurs, elle épouse un fils Duprat.

Duprat ! Le marchand de vin !

C'était comme mon père. Il était protecteur !

Il est devenu mon cousin.

Même quand les enfants ont repris, c'est le Père qui dirigeait. Mon cousin !

Ma mère, elle arrangeait tout.

C'était une sainte.
Mais tout le monde en parle même ma belle-sœur.
Pour Maman, c'était comme sa fille, elle était comme ça.
Et alors les petits, les petits-enfants !

Mes petits-enfants que j'adore.
La chair de ma chair.
Ils ont dit Mamita avant de dire Maman vous savez.

C'est ma belle-sœur qui s'occupait de Maman.
La femme de Gaston !
Gaston, c'est mon frère.
Il jouait dans l'équipe de France de rugby, ou à Bordeaux. Enfin une saison hein ! Rien d'important. Il doit être à la retraite maintenant. Enfin bientôt puisqu'il suit toujours les équipes.
Il est tatillon Gaston.
Parfois il écrivait trois, quatre pages pour rectifier.
Depuis trois ou quatre ans, il fait des petits mots, des condoléances. Incroyables !

Il écrit incroyablement bien mon frère !

Je l'adore !

Il a un an de plus que moi.

On l'appelait « Le Mannequin ».

Il livrait le tailleur après que Maman avait fini son œuvre. Il portait un béret et il livrait à vélo avec un petit porte-bagage derrière.

Il s'arrêtait cinquante ou cent mètres avant d'arriver chez le tailleur pour enlever son pantalon parce que le tailleur ajustait les pantalons que Gaston livrait, sur lui.

Le Mannequin...

Il détestait qu'on l'appelle comme ça.

Il était grand.

Je parle beaucoup de Gaston. Jean-Frédéric aussi, mon neveu.

Lui aussi, il joue au rugby.

C'est mon amour. Mon amour. C'est difficile quand ils s'en vont.

Parfois je demande :

« Quand est-ce qu'on va à l'école ? »

« Mes parents m'attendent ? »

C'était Mamita qui gérait tout. Mémé aussi.

Après le repas, le fils Duprat est venu à la maison et nous a annoncé le décès de Mémé. Elle était en train de manger de la glace.

Pépé avait 96 ans.

Mamita était née le 7/7/1907.

Un petit fils aussi est né le 7/7.

Pépé est né en 1901 et il est décédé en 97.

Son papa était forgeron, il est décédé après 14-18.

C'est Mémé qui faisait tourner la forge.

La forge était au fond du jardin, dans la maison du Bas Boucau.

C'est là où j'ai grandi.

Petite, je vivais au Haut Boucau, dans la maison paternelle, à la Gargale.

On l'appelait le coin des Dubois. Dubois c'est mon nom de jeune fille.

Le Bas Boucau c'était après !

La maison, rue Henri Barbusse. Il y avait la pharmacie, le café Jean qui faisait l'angle. C'est fermé maintenant ! Au rez-de-chaussée de la maison, y'avait un magasin de chaussure.

Ma fille a vécu là-bas.

Ma mère c'était comme sa mère.

Mamita c'était moi.

Elle s'appelait Madeleine. Elle était culottière.

Mon père, Jean, il travaillait au Forge mais pas celle de la rue Barbusse, les Forges de l'Adour.

Les grands parents, les parents, nous, tout le monde vivait ensemble !

Y'avait Mamie, ça c'était pour mes enfants.

Les arrière-petits-enfants l'appellent Mamita.

Moi, mes arrière-petits-enfants m'appellent Manou et mes petits-enfants, Mima !

Bernard, c'est Papi.

Parfois la nuit, je me réveille.

Vous savez, ça fait 68 ans de mariage.

Quand je vois la place vide à côté de moi, j'ai envie de pleurer.

Tous les jours, je m'assieds dans le même fauteuil, en face de la porte, comme ça je peux le voir quand il arrive. Puis il s'assied avec moi, tout près et il me prend dans ses bras.

Dès le début, on s'est assis là.

C'est notre place maintenant.

Vous savez, mon frère disait :

« On a de la chance d'avoir eu les parents qu'on a eu ! »

J'ai de la chance d'avoir la vie que j'ai.

Tout cet amour. La chair de ma chair. Ma famille.

Mes arrière-grands-parents. Mes grands-parents. Mes parents. Mes enfants. Mes petits-enfants. Mes arrière-petits-enfants.

Vous savez, j'ai quand même, je l'ai dit tout à l'heure, que je me trompe pas...

Soixante... Quinze... ans.

Attendez que je me rappelle.

1932.

1932, ça fait combien.

Je me trompe toujours là.

Je trouve que c'est trop quand je pense à moi !

Ma grand-mère disait :

« On est sur Terre pour vivre quand on est bien. »

Au début je fuguais.

Vous savez, je vis une vie anormale ici.

A la maison, je ne fuguais pas, y'avait Bernard.

Je vis pour lui, pour mon mari que j'adore.

...

On est bien.

On est bien ensemble.

Ma famille et moi.

Mamita.

CEUX QUI NOUS LIENT, MICHEL(S)

Je ne m'en rappelle plus.
Il était signé mais impossible de me rappeler.
Je ne sais plus.
Mais il est signé !
Vous savez, on l'a acheté dans une vente. Une vente de tableaux.
Quand on l'a vu sur le catalogue, on a tout de suite su.

Ça ne s'explique pas, c'est comme ça.

...

Je ne sais plus qui c'est qui a signé ce tableau.
Je ne retiens plus tout maintenant, tu vois...
J'oublie.

...

C'est moi qui l'ai choisi.
Son fond était noir, profond. Il y avait des fleurs, vives, colorées qui perçaient la nuit !
C'est ça qui m'avait plu.
Ce chemin de l'ombre à la lumière.

...

Dans l'ombre.
Quand mon mari est rentré à l'hôpital...
C'était pendant le CoVid

Je comptais beaucoup sur lui.
Quand il est parti, je me suis levée. J'étais dans le noir.
Je suivais le lit, je cherchais, je cherchais partout mais...
Je ne savais pas où allumer la lumière.

Je lui ai dit.

Je lui ai dit.

« Sans toi, j'arrive pas à allumer la lumière, c'est comme notre tableau, c'est beau parce que y'a de la couleur. Y'a de la vie ! »

L'autre jour, à la veilleuse de nuit, je lui ai dit :

« J'ai 120 ans »

Je lui ai dit :

« C'est pas possible, je suis née en 40. »

Elle s'appelle Carole.

On a tissé un lien grâce à mon accent du Nord.

Je viens de Soissons.

On a parlé champagne, on a commencé comme ça.

Elle trouve que j'ai une certaine classe, elle me trouve douce.

Ça a créé du lien alors je lui ai dit.

Je lui ai dit.

« Sans lui, j'arrive pas à allumer la lumière, c'est comme notre tableau, c'est beau parce que y'a de la couleur. Y'a de la vie ! »

Elle m'a regardé avec ses grands yeux. Ils brillaient.

Elle m'a dit :

« Josette, c'était ma maman. Michel, c'est mon papa. Mes lumières. »

...

Michel.

On s'est rencontrés par ma sœur. Ils étaient amis. Elle est montée à l'avant et moi à l'arrière de la voiture.

Le lendemain, il est venu chez Desmarais Frères, il m'attendait, là, sur le trottoir d'en face.

Il tenait beaucoup à moi.

Il m'a présenté ses parents.

La première fois, il m'a acheté un paquet de bonbons. Il était venu me chercher à la maison. Avec un paquet de bonbons.

On est parti au Maroc. Il partait avec ses parents. Tous les étés. Sa mère est venue me voir. Elle n'avait pas de bonbons mais Michel lui avait demandé de me convaincre.

Convaincre de venir. Je suis partie avec eux. Ma mère était inquiète. On a eu trois enfants. Ils étaient tout pour moi.

Ils sont tout pour moi.

Il était tout pour moi.

Quand il n'a plus été là, j'étais dans le noir.

Tout à coup, il a fallu que j'allume. Je cherchais partout !

Le jour où il est parti, il n'est pas venu me dire qu'il partait. Je le cherchais.

Le jour où il est parti, il n'est pas venu !
Tous les matins il venait me voir.
Il n'est pas venu me dire qu'il s'en allait.

...

L'oiseau est tombé.

...

Vous savez, Il était champion de tir à l'arc.
Il était *Empereur de France*.
C'est plus que champion.
J'avais récupéré le petit oiseau.
C'était, un petit oiseau en bois, suspendu à une perche de dix mètres de haut.
Il faut planter la flèche dans l'oiseau.
C'est tout petit !
Et attention, pas ricochet mais plantée.
Quand on s'est mariés, toute la société de tir à l'arc de mon mari est arrivée en bande le soir.
C'était à Berny-Rivière. Nos familles avaient payé le repas pour tout le monde. C'était une grande fête.
Le plus beau moment de ma vie.

Quand j'ai commencé à tirer à l'arc, il a fallu que j'abatte l'oiseau.

Je l'ai fait tomber.
Il avait des couleurs vives, comme les fleurs du tableau.
Il est tombé.
Moi aussi je tombe.
J'ai peur de tomber.

Ça n'a pas toujours été comme ça vous savez ?

Une fois, on était en vacances au ski.
J'avais mis les skis et tout, et je me suis dit :

« Mais qu'est-ce que je fais là ? »

Il m'a dit :

« Tu montes et puis après, tu redescends ! »

Eh j'ai pas pris de cours hein.

Alors je me suis dit :

« Allez, j'y vais »

Et je me suis lancée.
Je suis pas tombée.
Je n'avais pas peur à l'époque.

A Carole, je lui ai confié que je tombais.

...

Elle m'a dit :

« J'ai essayé de me rapprocher d'eux. C'est dur. C'est dur d'être ici mais je suis là, je vous écoute, je vous parle, je vous rassure, je suis là. Il y aura toujours quelqu'un pour allumer la lumière ici. »

Carole, elle est passé des enfants aux petits vieux. Avant d'être ici, elle était assistante maternelle.

Elle m'a dit :

« Vous savez, le premier jour ici c'est comme le premier jour d'école. Au début, c'est dur mais demain ça ira mieux. »

Demain, ça allait mieux.

J'ai avancé ici.

Je sais où est la lumière.

Ça me soulage.

Vous savez je mets des chemisiers à fleurs, de couleurs vives depuis que je suis arrivée !

Sans fond noir.

Que de la couleur.

De la lumière.

L'autre jour, je lui ai dit à Fanny. Fanny c'est ma belle-fille.

Je lui ai dit :

« Je veux plus de couleurs ! Sans ombres ne reste que la lumière ! »

Papà

C'était avant la guerre.

Un officier a décidé que c'était interdit. Tous ceux qui ont continué, ont été arrêtés.

Torturés.

Martyrisés.

Affamés.

J'étais très petite, j'avais 3 ou 4 ans.

Ma sœur habitait le village d'à côté, l'ainée.

Elle travaillait dans des maisons de particuliers.

Ici, quand on perdait un proche, tout le monde s'habillait de noir.

Moi aussi, j'étais habillée en noir.

Tout le village était noir.

Noir de suie.

Noir.

Papà avait des animaux, des moutons et des cochons.

Je ne sais pas ce qui lui est arrivé.

Dans la maison, on n'avait pas d'électricité, ni d'eau.

Je me souviens de l'odeur des fleurs du village.

Elles sortent de là où était mon père.

Il est mort là où on gardait les bêtes.

Sa marraine est venue. Il y avait moi, ma mère et ma sœur.

Ma sœur m'a dit de passer devant pour que je ne vois pas mon père.

Je marchais devant l'âne.

C'était comme dans les westerns.

Papà était là, dans des draps blancs.

Il le portait à plat ventre.

C'était avant la guerre.

Il y avait des oliviers, des châtaigniers.

Tout le village les exploitait.

Un jour, un officier a décidé que c'était interdit. Tous ceux qui ont continué, ont été arrêtés. Torturés.

Du village, je dévalais la pente en chantant. C'était comme dans les films italiens. De petites rues escarpées glissaient jusqu'au fleuve. Y'avait de la joie. C'était dur mais on était heureux.

Je passais par le moulin, le lavoir, je faisais tout à pied.

Le lavoir était au fleuve, près du moulin.

Je suis née dans la province de Cáceres, à cinquante kilomètres du Portugal. C'est bien plus tard que je suis partie pour Salamanque, puis Irun... et la France.

Mon premier travail, c'était d'aller chercher l'eau au fleuve. J'avais 7 ans.
Un jour avec Maman, nous revenions d'*El Rio*, les bassines pleines de savon.
On s'est fait emporter.
Il y avait une dame riche au village. C'est son linge qu'on lavait.
C'est elle ; la dame riche ; qui a donné les draps.
On l'a déposé sur un matelas d'herbes sèches.

C'était avant la guerre.
Les soldats ont brûlé des branches vertes.
Ils ont enfumé les geôles. Pour les faire disparaître.
Beaucoup sont morts asphyxiés.
Papà a réussi à sortir mais c'était trop tard.
Quelqu'un l'a trouvé dans un champ, au soleil, dans l'herbe pour que ce soit plus doux.
Il l'a porté sur le dos d'un âne, tout le village était là.

Les draps recouvraient l'herbe, on les mettait là pour que ce soit plus doux.

L'herbe disparaissait sous les draps.
Tout était blanc. Immaculé.

On est allé le chercher, sa marraine, maman, ma sœur et moi.
On marchait devant l'âne.
Tout le village était là. On l'a emmené à la maison.

Y'avait un lit dans la cuisine.
On dormait à cinq dedans, ça faisait trop même si on était des enfants.
Papà avait de la place dans le lit. Il semblait tout petit dans ses grands draps.
Ensemble, nous traversions le fleuve. Il y avait des cascades, des fontaines, des chutes d'eau, des rapides...
Il s'est fait emporter.

Pour laver le linge, je ramenaï l'eau en la portant sur la tête.
J'étais seule.
Je chantais.
Je remontais les petites rues escarpées.
Devant l'âne.
Je passais devant le moulin où l'on pressait les olives.
On a laissé les draps dans l'eau, l'eau dans la bassine, la bassine dans le moulin.
Les premières larmes ne suffisaient pas.
Le lendemain, on l'a mis au soleil avec les autres, sur l'herbe pour que ce soit plus doux.
On est allé chercher l'eau au fleuve.
On a sorti la bassine du moulin, l'eau de la bassine, les draps de l'eau.

Sur le mur, on a mis les larmes à sécher.

Le surlendemain, de nouveau la bassine était pleine.
De nouveaux au soleil, sur l'herbe pour que ce soit plus doux.
Les premières larmes ne suffisent pas.
Sur le mur, les larmes séchaient.

La bassine pleine d'eau, sur le haut du mur.

Moi.

Petite.

Je me suis mise à genou.
Ma sœur a posé la bassine pleine d'eau sur ma tête.
Les larmes coulaient sur le mur.
La bassine était en terre cuite. Je n'arrivais pas à la porter, je n'arrivais plus à me lever.
C'était trop lourd.
Les larmes coulent.

Les draps, c'étaient ceux des maisons où nous étions domestiques.
Dans les bassines.
Sur l'herbe.
Au soleil.

C'était ceux des maisons.
Les domestiques.
Ceux des champs d'oliviers.

Je me souviens ces hommes, portant de grandes perches, les olives tombant par milliers.
C'était joyeux. C'est beau.
Les châtaigniers aussi et les fleurs... Je m'en souviens...

L'odeur des fleurs

CE QU'IL RESTE

Pour Annette, France, Françoise & Pura

Viens ici, assieds-toi.

Tu sais, j'ai réfléchi.

J'ai fait une liste.

Je l'ai appelée : *Ce qu'il reste*.

Avant ce qu'il m'arrive, je m'étais jamais vraiment posée la question de ce que je ne voudrais pas voir disparaître.

Jamais je ne m'étais demandée ce que je ne t'avais pas dit mais qui...

Là, maintenant, est précieux. Chéri.

Avec Papa, on s'est rencontrés grâce à ma sœur.

Il était venu la chercher pour aller au bal. Je suis montée à l'arrière de la voiture.

Quand je l'ai vu, j'ai tout de suite su. Un peu comme le tableau noir avec les fleurs dans le salon.

On a dansé, des heures.

Des danses gasconnes.

Il nous a ramenés ensuite.

Je suis montée à l'avant de la voiture...

Et le lendemain, il était là, devant chez Desmarais Frères, sur le trottoir d'en face un sac de bonbons à la main.

Il m'avait apporté des bonbons...

Mes joues étaient toutes rouges.

On a dansé encore et encore. Et après tout est allé très vite.

Ça fait 57 ans.

Ou 47.

Tu vois, j'oublies tout. Je sais plus.

Je me souviens que nous nous sommes mariés en 76.

Je m'en souviens parce que la même année, *Nana Mouskouri* sortait *Quand tu chantes*.

J'adore cette chanson.

Nana, elle avait ma voix.

J'ai commencé à chanter chez les bonnes sœurs.

Quand je suis arrivée à Pau, c'est là que j'ai appris à chanter. A vraiment chanter je veux dire. Du classique. Mozart, Schubert, l'Ave Maria.

J'avais une voix lyrique léger à vocalise, elles disaient.

J'étais connue, reconnue aussi.

A la messe, on m'applaudissait. Ça rendait le curé fou de rage !

J'adorais chanter. Ça a commencé comme ça.

De la Luna Negra à l'Olympia, quel voyage pour une manouche !

Papa me suivait, m'accompagnait. Le dimanche, il jouait avec Cocatrix, Paulette et moi, on dansait.

C'est de bons souvenirs.

Quand Papa est parti, c'était tout noir tu sais.
Je savais pas comment allumer la lumière.
Tous les matins, il venait me réveiller, il allumait la lumière, il me portait un café. Il m'embrassait.
Le jour où il est parti, il est pas venu.
Il est pas venu et je suis restée dans le noir.
Puis vous êtes arrivés.
Mes lumières.

Mamita le considérait comme son fils.
Tu sais, Papa a pas eu une vie facile.
Sa maman était en sanatorium, c'est sa grand-mère qui l'a élevé.
Quand il a rencontré ma famille...
C'était important pour lui.
La famille.
Mamita l'a embrassé de suite. C'était une mamie, terrible. Terrible tu sais.
Parce qu'elle vivait pour les autres.
Mamita !
J'en connais d'autres qui sont très gentilles mais une maman, ça ne se remplace pas.
Même vous, vous avez dit Mamita avant de dire Maman.
Mamita c'était une Sainte, une sainte.
Pour Papa, c'était comme sa mère.
Et les petits-enfants, vous tous.
Mamita c'était comme leur mère.

Mamita, c'était moi.

Elle s'appelait Madelaine.
Elle était culotière et Mémé faisait tourner la forge.
Toutes les deux, elles s'occupaient de tout.
Pépé étaient plus là. Il est mort un peu avant la guerre d'Espagne.
Mémé a élevé les 6 enfants toute seule. Dans la maison du Haut Boucau.
La forge était au fond du jardin.
Y'avait un lit dans la cuisine, ils dormaient à cinq dedans, c'était trop même si c'était des enfants.
Mamita, ils l'appelaient Titine, elle se mettait au milieu, bien au chaud.
Deux d'un côté, deux de l'autre.
Maline Titine, qu'ils disaient.
Pépé aurait eu de la place lui, seul dans ses grands draps blancs.

C'est Mamita qui m'a raconté.
Elle avait 3 ou 4 ans quand c'est arrivé.
C'est ton histoire.
C'était avant la guerre. Dans la région de Cacères.
Il y avait des oliviers, des châtaigniers. Tout le village les exploitait.
Ce jour-là, tout le village était noir.
Noir de suie.
Noir.
Un jour, un officier est arrivé et a décidé que plus personne ne pouvait exploiter les cultures.
Tous ceux qui ont continué, ont été arrêtés, affamés.
Pépé a réussi à fuir de la prison.
Mais c'était trop tard. Les gardiens avaient enfumé les geôles.

Mamita, elle, dévalait les pentes pour laver le linge des riches du village.
C'était comme dans les films italiens, de petites rues escarpées glissaient jusqu'au fleuve.

En remontant, elle a vu Pépé. A plat ventre sur un âne.
Un voisin l'avait trouvé dans un champ.
Mémé, marchait devant l'âne. Pour ne pas le voir.
Elle les a suivis. Derrière l'âne.
Ils sont arrivés près d'un autre champ.
Les draps recouvraient l'herbe. Ils les avaient déposés là, au soleil, sur l'herbe pour que ce soit plus doux.
L'herbe disparaissait sous les draps.
Tout était blanc, immaculé.
C'était avant la guerre.
Au printemps.

Mamita m'a transmis l'odeur des fleurs.
Tu sais, les larmes parfois, ne suffisent pas.

C'est ce qu'il me reste.
Voilà ce qu'il reste.
Prenez en soin.
Ne l'oubliez pas.
Ne m'oubliez pas.